

Arts et spiritualité en dialogue

Colloque doctoral interdisciplinaire

Lundi 26 et mardi 27 mai 2014

Université de Neuchâtel

QUAND L'ART ET LA FOI SE CONJUGENT¹

1. Beauté, bonté et vérité²

C'est le grand théologien suisse Hans Urs von Balthasar qui l'a le mieux synthétisé : réfléchir à la beauté implique dans le même mouvement de penser à la bonté et à la vérité. Les trois apparaissent comme inséparables. Quand se manifeste un être, son épiphanie nous ravit, du fait de sa beauté. En se livrant, il s'offre à nous en sa bonté. Dans cette donation de lui-même, il se révèle et s'exprime en sa vérité.³

Ainsi en va-t-il d'une œuvre d'art, qui tout à la fois organise la matière, lui confère une forme harmonieuse et, par le fait même, contribue au rayonnement du sensible. Matière, forme et rayonnement se conjuguent, pour le dire dans les termes de saint Thomas : c'est

¹ Cette contribution s'inspire principalement des ouvrages et essais suivants : R. BOHREN, *Dass Gott schön werde. Praktische Theologie als theologische Ästhetik*, München, Kaiser, 1975 ; COLL., *L'art mène-t-il à Dieu? Questions à l'art contemporain, Il est une foi*, Paris, janvier – février 1988 ; COLL., *L'art. La foi et les œuvres, Lumière et Vie* n. 203, Lyon, 1991 ; COLL., *La beauté de chaque jour, La vie spirituelle*, T. 145, n. 695, Paris, mai – juin 1991 ; COLL., *La beauté comme offrande, La vie spirituelle*, T. 145, n. 696, Paris, septembre – octobre 1991 ; COLL., *Beauté : chemin vers Dieu, Sources*, T. 35, n. 6, Fribourg, novembre – décembre 1991 ; F. Boespflug, « L'art chrétien comme "lieu théologique" », *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne, T. 131, 1999, pp. 385-396 ; COLL., *Esthétique et théologie, Laval Théologique et Philosophique*, vol. 56, n. 2, Laval, juin 2000 ; R. Pousseur, « Les cultures, les arts et l'Église », *Esprit et Vie*, T. 110, n. 9, Paris, 3 mai 2000, pp. 5-13 ; W. FÜRST (Hgb.), *Pastoralästhetik. Die Kunst der Wahrnehmung und Gestaltung in Glaube und Kirche*, Freiburg im Breisgau, Herder, 2002 ; COLL., *L'art, chemin spirituel, Croire aujourd'hui*, n. 137, Paris, juillet – août 2002 ; R. DU CHARLAT (dir.), *L'art, un enjeu pour la foi*, coll. « Interventions théologiques », Paris, L'Atelier, 2002 ; R. POUSSEUR, *Les artistes, sculpteurs de l'humanité*, Paris, DDB, 2002 ; R. POUSSEUR – ART-CULTURE-FOI, *La foi au cœur des cultures et des arts*, Paris, 2004 ; Card. C.M. MARTINI, *Propos sur l'art*, St-Maurice, Saint-Augustin, 2004 ; T. Niquot, « L'art comme voie d'accès à la vie spirituelle », *Prêtres diocésains*, n. 1420, Paris, février 2005, pp. 61-67 ; C. Salenson, « La foi au cœur des cultures et des arts », *Prêtres diocésains*, n. 1420, Paris, février 2005, pp. 87-92 ; Card. P. POUPARD – CONSEIL PONTIFICAL DE LA CULTURE, *La voie de la beauté*, Paris, Salvator, 2006 ; COLL., *Quand l'art conduit à un chemin de foi, Tabga*, n. 15, Paris, 2007 ; COLL., *Art et foi. L'appel de l'inconnu, Croire aujourd'hui*, n. 231, Paris, 20.6.2007 ; COLL., *La beauté, chemin vers Dieu, Prêtre et pasteur*, vol. 110, n. 8, Montréal, septembre 2007 ; BENOÎT XVI, *Chercher Dieu. Discours au monde de la culture*, Collège des Bernardins, 12.9.2008, Paris, Parole et Silence – Lethielleux, 2008 ; R. POUSSEUR – J. DE MONTALEMBERT – J. TEISSIER, *Les cultures contemporaines, demeures de Dieu*, Paris, DDB, 2008 ; P.Y. Maillard, « Quelle beauté sauvera le monde ? Une réflexion sur l'art chrétien », *Nova et Vetera*, T. 83, n. 2, Fribourg, avril – juin 2008, pp. 199-216 ; Benoît XVI, « Discours aux artistes », Rome, 23.11.2009 ; COLL., *L'art dans tous ses états, Foi et Vie*, vol. 109, n. 3, Paris, juin 2010 ;

² Cf. J.Y. Garneau, « Beauté, bonté, vérité », *Prêtre et pasteur*, vol. 110, n. 8, Montréal, septembre 2007, p. 449.

³ Cf. H.U. von Balthasar, « Essai pour résumer une pensée », *Revue des Deux Mondes*, 1988, pp. 100-106, cité par J. Doré, « Préface », dans R. DU CHARLAT (dir.), *L'art, un enjeu pour la foi*, pp. 9-11. Cf. également du même J. Doré, « Hans Urs von Balthasar et son œuvre », *Études* n. 396 (2002) 789-800.

le « resplendissement de la forme », *splendor formae*, lorsque l'organisation du sensible atteint la perfection, selon des proportions harmonieuses.⁴

C'est en cela que le chef-d'œuvre artistique fait signe vers Dieu, qu'il en offre comme un pressentiment. Car c'est par sa gloire, c'est-à-dire par le rayonnement de son être, que le Dieu de la Révélation chrétienne se manifeste à l'humanité. Le Seigneur des Écritures bibliques ne se révèle pas seulement comme source de vérité, ni uniquement comme Sauveur rempli de bonté. Pour l'honneur de son saint nom, il déploie également la splendeur de sa gloire, le resplendissement de son amour trinitaire, en ce total désintéressement que le véritable amour a en commun avec la beauté.⁵

En Dieu, beauté, bonté et vérité sont indissociables, elles font partie de son essence, elles sont ce qu'il est. Et de ce mystère divin, l'œuvre d'art fournit en quelque sorte l'intuition et la préfiguration.

2. La beauté : située et fulgurante⁶

D'un côté, le produit esthétique peut être l'objet de toutes sortes d'analyses qui le situent dans l'espace et dans le temps. L'œuvre s'explique partiellement par ses attaches avec le cadre culturel, social, économique et politique où elle est née. Une tragédie de Sophocle dépeint l'esprit de la Grèce antique ; le *Mariage de la Vierge* ou le *Triomphe de Galatée* de Raphaël disent quelque chose du néo-classicisme de la Renaissance ; l'époque baroque conditionne l'écriture des cantates de J.S. Bach ; le romantisme influence le style des symphonies de L. van Beethoven ; le gothique flamboyant dit « troubadour » de l'Abbaye de Hautecombe, au bord du lac du Bourget en Savoie, donne des clés de compréhension pour l'esprit régnant dans le royaume de Sardaigne – Piémont au 12^e siècle. Le beau dit l'histoire et il se laisse saisir par l'histoire. Du moins pour l'une de ses faces.

Car d'un autre côté, l'œuvre d'art est surgissement pur, fulgurance insaisissable. Elle jaillit comme la lumière qui fait briller les données sensibles d'un resplendissement irréductible au seul contexte historique. Jamais aucune présentation rationnelle ne parviendra à saisir la spécificité indicible d'un chef-d'œuvre. La beauté échappe aux conditionnements de la causalité, elle est l'expression de la liberté du génie humain, elle confine à l'absolu, elle transcende les circonstances de son engendrement. Dans la production comme dans la perception esthétiques, le flux temporel est comme suspendu.

Les *Vêpres* de Monteverdi sont de tous temps ; le *Moïse* de Michel-Ange est universel ; l'icône de la *Trinité* de Roublev est intemporelle ; le *Requiem* de Mozart transcende l'histoire ; La Basilique Saint-Pierre appartient à n'importe quelle époque. La perception d'une œuvre d'art est moins de l'ordre de la connaissance scientifique et technique que d'une espèce de complicité, d'une aptitude à se laisser mouvoir et émouvoir par elle. Une

⁴ Cf. J.M. Tézé, « La gloire du sensible », dans *L'expérience artistique. Un enjeu spirituel*, Christus, n. 211, 2006, pp. 321-331.

⁵ Cf. H.U. VON BALTHASAR, « Essai pour résumer une pensée », p. 100.

⁶ Cf. J. Caillot, « Conclusion : L'hospitalité réciproque », dans R. DU CHARLAT (dir.), *L'art, un enjeu pour la foi*, pp. 117-125, ici pp. 120-121.

connivence qui dépasse toute frontière. Une affinité essentielle à côté de laquelle passent les compétences historiques les plus affinées.

Je me suis surpris récemment à vibrer tout entier devant une sculpture togolaise que m'a fait découvrir une sœur de la congrégation de Saint-Augustin. J'ai été bouleversé il y a peu par une miniature vietnamienne de la Sainte Famille que m'a montrée un étudiant à la Faculté de théologie de Fribourg. En vertu de cette capacité royale de la beauté à se dire immédiatement, au-delà de toute barrière culturelle ou spatiale, comme si le temps n'existait plus.

Ce resplendissement de la forme, quelque'indéfinissable qu'il demeure, fait l'essentiel de l'œuvre, il en constitue le sens, si l'on peut dire. Il n'est pas rutillement superficiel ou attirance éphémère. Il surgit de l'intérieur de l'objet esthétique, des profondeurs de sa texture. Il l'enrobe et l'imprègne tout entier, lui confère sa couleur propre et en même temps insaisissable. Il le transcende et à la fois le porte dans son mystère le plus authentique.

Ce qui fait la spécificité d'un Rembrandt, comme dans le tableau du *Père prodigue* par exemple, c'est sa capacité à capter la lumière, à condenser la couleur au point de faire exister le visage du personnage paternel et ses mains, l'une masculine et l'autre féminine, comme si la toile prenait chair et le jeu des couleurs pénétrait les formes pour leur donner vie.

3. Épiphanie et transcendance

L'œuvre d'art est donc le sensible qui se manifeste dans sa gloire⁷, une épiphanie qui exalte toutes les qualités de la matière, sa densité et son épaisseur, sa légèreté et sa transparence. C'est la vibration du son et de la touche de couleur, la souplesse du bronze et du trait pictural, la densité de l'accord et de la voûte de pierre. Avec la *Pietà* de Michel-Ange, le marbre se fait fluidité et chaleur d'une présence. Le jeu du clair-obscur du Caravage transforme la vie en un constant contraste de lumière.

Ce resplendissement de l'objet sensible ainsi magnifié vaut pour lui-même. Il s'oppose à toute velléité de consommation captatrice ou de conceptualisation abstraite. Il conserve l'œuvre d'art dans la réalité de son apparence extérieure, tout en lui conférant de l'intérieur un élan irrésistible de transcendance.

Le rayonnement de l'objet le conduit au-delà de la matière. Comme un surgissement irrésistible qui fait sa sonorité et son éclat, qui le rend perceptible et le maintient en même temps insaisissable. Un épanouissement qui jaillit des profondeurs et qui dit l'être du beau. Cela vaut pour le *Messie* de Händel, où le divin affleure dans le déploiement même des mélodies, mais aussi pour les alexandrins de Racine ou les poèmes de Rimbaud, Verlaine et Mallarmé. Dans la poésie, la chair des mots se fait être de parole, tous les termes

⁷ On retrouve les accents de la phénoménologie d'un M. MERLEAU-PONTY (*Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964) ou d'un M. DUFRENNE (*Esthétique et philosophie*, Paris, Klincksieck, 1967 et *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, Paris, PUF, 1953), cités par J.M. Tézé, « La gloire du sensible », pp. 321-324.

retrouvent la fraîcheur de leur signification plénière par le dynamisme du vers ou la force tensionnelle de la métaphore.

Porter un « regard esthétique » sur les œuvres et sur les êtres permet ainsi, au-delà de l'appréhension rationnelle ou de l'appréciation éthique, de faire apparaître leur dimension essentielle dans toute sa beauté, sa vérité et sa bonté. Le point de vue esthétique, affectif et émotionnel, laisse les choses et les personnes exister en elles-mêmes et pour elles-mêmes et les fait se déployer dans leur véritable plénitude.

C'est dans cette perspective que la théologie d'un H.U. von Balthasar notamment s'édifie sur une esthétique de la foi. Les êtres ne révèlent jamais aussi bien leur essence que lorsqu'ils sont perçus dans leur beauté. Toute intelligence spirituelle implique la saisie esthétique de la réalité. Puisque le Dieu de la Bible a pris un visage d'homme en Jésus-Christ, c'est par la contemplation de cette figure de chair et de sang que passe la connaissance théologique intégrale. En Jésus, image parfaite du Père, se diffuse la lumière de l'amour trinitaire. Sur sa face humaine nous voyons la splendeur divine. Dans la finitude du sensible et de la chair humaine se dévoile l'éclat de l'infini divin. L'homme Jésus est le chef-d'œuvre de toute création artistique.⁸

4. Un double processus : incarnation et transfiguration

Ce dont la foi chrétienne fait sa pierre de touche, l'expérience artistique donne de l'appréhender de manière paradigmatique : l'œuvre est le fruit d'un double processus, une incarnation dans la matière et une transfiguration du sensible.

D'une part, la création artistique façonne l'émotion qu'elle veut transmettre en la concrétisant dans une réalité visible ou audible, perceptible par tous – processus d'incarnation. D'autre part, elle détache en quelque sorte les figures à leurs données concrètes pour les transporter dans un univers autre, transformé – processus de transfiguration. Incarnation au cœur du sensible et transfiguration vers un autre monde.⁹ Toute expression esthétique transite par la médiation de la matière, l'infini se dit par le fini, la transcendance se manifeste dans l'immanence. L'absolu de l'amour que chante un opéra de Verdi se médiatise par la voix des solistes et des chœurs et par la puissance de l'orchestre. Le mystère indicible d'une femme prend les traits, les yeux, le sourire de la *Joconde*. La profondeur insaisissable du cœur humain s'incarne dans la pâte concrète des vers de Shakespeare.

En même temps, l'œuvre d'art se transfigure : elle est habitée d'une telle harmonie de proportions¹⁰, d'une telle plénitude d'expressivité, qu'elle est comme exaltée au-delà d'elle-même. Elle existe dans une gloire telle qu'elle semble être comme dans un autre

⁸ Cf. le gros œuvre de H.U. VON BALTHASAR, *La gloire et la croix*, Paris, Aubier, 1967ss, cité par C.M. MARTINI, *Propos sur l'art*, p. 79. Le titre de l'original allemand parle explicitement d'esthétique, *Herrlichkeit, eine theologische Ästhetik*, Einsiedeln, Johannes-Verlag, 1961ss.

⁹ Cf. M. Caillot, « Conclusion : L'hospitalité réciproque », p. 124.

¹⁰ C'est la proportion des formes qui fait la beauté de l'œuvre selon saint Thomas (IIa IIae, q. 145, ad. 2, Conclusio). Cf. R. Poisson, « La beauté au service de la prière », *Prêtre et pasteur*, vol. 110, n. 8, Montréal, septembre 2007, pp. 472-484, ici p. 484.

monde. Pour paraphraser la formule de Jean, elle est dans ce monde, tout en n'étant plus de ce monde (Jn 17, 13-18). Sans que cela supprime son épaisseur charnelle ni sa densité sensible. Au contraire, elle devient encore plus elle-même, elle saisit l'univers dans le déploiement même de la mélodie, du poème, du tableau ou de la figure sculptée.

L'*Adam* de la chapelle Sixtine, éveillé à la vie par le doigt de Dieu, un nu du Tintoret ou de Rubens, ne ressemblent plus nécessairement à leurs modèles primitifs. Ils sont transmués, trans-figurés. Ils nous ouvrent un autre monde.¹¹ Le philosophe français Paul Ricœur parle de la refiguration du réel qu'opère l'œuvre de fiction, quelle qu'elle soit.¹² Telles les hautes températures, le génie créateur a la capacité de dissocier les atomes et de les rassembler selon un agencement tout à fait nouveau. Ce qui ne va pas sans une certaine rupture de l'ordre établi, qui peut choquer ou surprendre au premier abord. Il faut que meurt le regard habituel sur l'être humain pour que surgisse le point de vue désarçonnant d'un Picasso. Il faut que s'estompe la perception coutumière du temps qui s'écoule pour que s'établisse l'éternité de *La création* de Haydn ou de *La flûte enchantée* de Mozart.

La suspension de la vision ordinaire des choses permet au regard de l'artiste de saisir des associations inédites, inouïes, plus réelles que le réel. P. Ricœur parle de « métaphore vive » dans ce cas-là pour désigner l'innovation sémantique de l'art poétique – qui vaut, « mutatis mutandis », pour tout registre artistique –, la créativité due au choc imprévisible de termes qui n'avaient jusque-là jamais été associés et dont le poète visionnaire perçoit la parenté profonde.¹³

5. Liberté créatrice

Cette transmutation du sensible s'opère donc par la puissance de la liberté créatrice de l'artiste. L'œuvre est comme libérée des contraintes empiriques, de sa matérialité, elle s'affranchit de son modèle, elle acquiert une existence autonome qui ouvre de nouvelles perspectives sur la réalité. Quand nous regardons une composition de Chagall, nous oublions la texture de la toile et des couleurs pour nous laisser entraîner dans l'univers esthétique du peintre. Lorsque nous entendons un prélude de Chopin, les sonorités physiques et la technique du pianiste s'effacent devant l'immatérialité des arabesques ainsi sculptées.

L'activité expressive du créateur traverse la substance matérielle de l'objet artistique pour déployer la liberté de son être sensible et imaginaire. C'est le « monde de l'œuvre », dont parle si bien Ricœur, qui apparaît dans le monde comme n'étant pas du monde, comme n'étant plus de ce monde terre à terre où nous évoluons, et pourtant dégageant les horizons les plus essentiels du réel. Il n'est pas dans l'espace ni le temps, mais il est l'espace et le temps se déployant librement.¹⁴

¹¹ Cf. J. Caillot. « Conclusion : L'hospitalité réciproque », pp. 121-123.

¹² Cf. P. RICŒUR, *Temps et récit*, T. III : *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

¹³ Cf. P. RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1976.

¹⁴ Cf. notre ouvrage *L'herméneutique philosophique de Paul Ricœur et son importance pour l'exégèse biblique*, coll. « La nuit surveillée », Paris / St-Maurice, Cerf / Saint-Augustin, 2004, pp. 111-115.

Cela est très marqué dans une tragédie de Corneille, un roman de Thomas Mann, un poème de Neruda ou un tableau de Salvator Dali : ils ne se déroulent ni ne s'agencent dans le temps usuel ni selon les proportions objectives. L'œuvre d'art constitue en elle-même son propre univers, qui émane d'elle et l'entoure de son halo, un peu comme l'auréole des saints dans les peintures chrétiennes : il entre en compétition avec l'univers habituel, et banal, s'y oppose et finit quasiment par prendre sa place. Par son étonnante torsion, la *Victoire* de Michel-Ange, au Palazzo Vecchio de Florence, transforme la lourde pierre qui la constitue en un langage aérien et irrésistible, promesse de tous les triomphes sur la banalité du quotidien, source d'élan pour tous ceux qui la contemplent. C'est comme si le chef-d'œuvre se substituait à la dure résistance de la réalité et communiquait à ceux qui s'en imprègnent la folle liberté de son auteur.

Dans ce sens-là, la foi ne manque pas d'assimiler la création artistique à la puissance créatrice de Dieu lui-même : « *"Créé à l'image de Dieu" (Gn 1, 26), l'homme exprime [...] la vérité de son rapport à Dieu Créateur par la beauté de ses œuvres artistiques [...] Surgissant d'un talent donné par le Créateur et de l'effort de l'homme lui-même, l'art est une forme de sagesse pratique, unissant connaissance et savoir-faire pour donner forme à la vérité d'une réalité dans le langage accessible à la vue et à l'ouïe. L'art comporte ainsi une certaine similitude avec l'activité de Dieu dans le créé, dans la mesure où il s'inspire de la vérité et de l'amour des êtres* »¹⁵.

6. Un corps « glorieux »

Ce double processus d'incarnation – transfiguration, fruit d'un esprit créateur, évoque irrésistiblement ce qui advient pour l'œuvre d'art par excellence, qui est pour un regard chrétien le corps du Christ incarné, transfiguré, mort et ressuscité. En Jésus, le Verbe éternel prend chair humaine (Jn 1, 14). Sur le Thabor, le visage du Christ assume un aspect différent et son vêtement arbore une blancheur fulgurante (Lc 9, 29). Sur la croix, son corps défiguré, sans éclat ni apparence, comme celui du serviteur souffrant d'Isaïe (cf. Is 53, 2-3), flagellé, couronné d'épines, transpercé par les clous et la lance du soldat, conserve la beauté du don et de l'amour livré.

Lors de ses apparitions après la Résurrection, le Christ se donne à voir, à entendre et à toucher – comme dans l'épisode des disciples et de Thomas (Jn 21, 9-14). Son corps est le même, il porte les stigmates de la crucifixion et de la mort. Et pourtant il est tout autre : il s'arrache aux contingences spatio-temporelles, il se rend présent là où il veut et quand il veut. Il n'est plus soumis aux lois de la matière organique, il entre dans une dimension nouvelle : ce qui était périssable, limité et opaque dans son corps terrestre et « psychique » s'est dissous dans la mort pour libérer ce qu'il y a d'impérissable, d'infini et de fluide en son corps ressuscité, que Paul appelle « spirituel » (1 Co 15, 15-44).

Il continue de se manifester visiblement, mais cette apparence extérieure bouscule les repères humains habituels par son éclat, sa porosité et sa subtilité. Dans le corps glorieux du Christ se révèle en plénitude la liberté infinie du Père, agissant par le souffle créateur de l'Esprit. Ce que le chef-d'œuvre artistique donne à pressentir se réalise parfaitement en

¹⁵ *Catéchisme de l'Église catholique*, Paris, Mame / Plon, 1992, n. 2501.

Jésus ressuscité : les données corporelles sont traversées par la fulgurance de l'action divine, le sensible est transformé par la liberté du Créateur.

7. Croire pour voir

Comme l'œuvre d'art, le corps glorieux du Christ des apparitions dégage une parfaite cohérence esthétique, qui pourtant échappe aux prises des démarches rationnelles et historiques.

À l'exemple d'une rose superbe, l'objet artistique ne s'explique pas, il livre son sens et sa beauté immédiatement, dans ce qu'il est. Il ne demande qu'à être entendu, touché ou vu. La beauté d'une *Rhapsodie* ou d'une *Sonate* de Liszt ne s'explique ni ne se détaille. Elle s'entend, elle s'accueille, elle se déguste. Pour parvenir à la « comprendre », il faut une aptitude intérieure, une disponibilité existentielle – voire ontologique – qui dépasse tous les commentaires savants qu'on pourrait faire à son propos.

Cette qualité d'ouverture à l'œuvre d'art requiert tous les sens et toutes les dimensions de la personne : une disposition foncière du corps, du cœur, de l'esprit et de l'âme à se laisser saisir par l'œuvre et toucher par son rayonnement. Il convient d'abandonner les résistances conscientes et inconscientes pour entrer en vibration avec le chatoiement de l'objet esthétique, se mettre véritablement en écho avec lui – n'est-ce pas d'ailleurs l'étymologie de toute « cat-échèse », le terme grec voulant dire « faire écho, entrer en résonance de sympathie » avec la Parole ? Comme les cordes de guitare qui résonnent en « sym-pathie », lorsqu'un son entre en consonance avec la longueur d'ondes de leurs harmoniques, sans même qu'on les touche. Ou pour citer Gaston Bachelard : « *Impression connue de tout lecteur passionné de poèmes : le poème nous prend tout entier [...]. Il semble que par son exubérance, le poème réanime en nous les profondeurs* »¹⁶.

C'est la refiguration du monde du lecteur, du spectateur et de l'auditeur que décrit Ricœur, cette transformation de l'univers du destinataire que la configuration de l'œuvre provoque si le premier accepte d'entrer en partage d'intimité avec la seconde. Quand le monde du texte esthétique croise le monde du récepteur, une certaine con-naissance (au sens de « naître avec ») et conversion peut advenir.¹⁷

Il en va de même à bien des égards pour la perception du corps glorieux du Christ, dans les récits évangéliques des apparitions. Aux yeux des Romains et des Juifs, le cadavre de Jésus a disparu. Les non-croyants ne peuvent que constater le tombeau vide. Le reste leur échappe. Il faut les yeux de la foi pour parvenir à percevoir le Ressuscité et à entrer en relation avec lui. Car mieux que tout chef-d'œuvre artistique, il se donne à voir dans ce monde tout en appartenant à une autre sphère.

¹⁶ G. BACHELARD, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 16. Cf. J.M. Tézé, « La gloire du sensible », pp. 326-329.

¹⁷ Cf. notre étude déjà citée, *L'herméneutique philosophique de Paul Ricœur et son importance pour l'exégèse biblique*, pp. 129-137.

C'est pour cela d'ailleurs que le Christ se manifeste d'abord à Marie de Magdala et aux femmes, avant de le faire pour les Apôtres (Jn 20, 11-18). Il commence par celles qui sont les plus ouvertes à l'univers du Royaume, il sait que les Douze sont beaucoup plus obtus. Le Vivant ne s'impose pas pesamment, il ne fournit pas de « preuves » de sa résurrection, auxquelles personne ne pourrait se soustraire. Il respecte avec délicatesse le cheminement de chacun, il se donne à reconnaître progressivement.

Du reste, tous ceux et celles qui bénéficient d'une apparition ont besoin de temps pour comprendre que c'est bien lui, le même et cependant différent. Marie de Magdala le prend pour le jardinier (Jn 20, 15). Les sept disciples rentrant bredouilles de la pêche ne savent pas que c'est Jésus, au bord du lac de Tibériade (Jn 21, 4). Les deux marcheurs d'Emmaüs ont le cœur tellement embrumé par le chagrin qu'ils ne voient en lui qu'un passant sur le chemin (Lc 24, 16). C'est seulement quand leurs yeux s'ouvrent qu'ils prennent conscience que leur cœur était tout brûlant lorsque le voyageur leur expliquait les Écritures (Lc 24, 32) et qu'ils reconnaissent que c'est bien leur Seigneur et leur Dieu (cf. Jn 20, 28).

Cette difficulté dans la reconnaissance du Ressuscité montre bien qu'il y faut le regard de la foi. Non seulement nous sommes invités à croire sans avoir vu (Jn 20, 29), mais il convient de croire pour pouvoir voir. Il faut croire pour voir. L'expérience des apparitions rejoint là la fine pointe de l'expérience de la beauté : les œuvres d'art ne se manifestent à nous dans leur vérité plénière que si nous nous ouvrons à elles sans masque ni faux-fuyant, si nous nous mettons à la disposition de leur effet de sens, et si nous nous décentrons de nous-mêmes pour nous rendre dociles à l'autre, au Tout-Autre, en une espèce de « foi esthétique ».

De même le Ressuscité ne peut être reconnu que par ceux qui s'ouvrent à la grâce de la foi. Dans un certain sens, nous préférerions que le Christ impose sa seigneurie sur l'univers de manière tellement évidente que personne ne pourrait s'en abstraire. Mais ce n'est pas sa manière de faire. Il ne contraint personne, il se propose à nos libertés. La gloire du Vivant ne se manifeste que pour créer la relation. Il ne nous terrasse pas de sa splendeur renversante, à quelques exceptions près comme celle de Paul mis à bas de sa monture et converti par éblouissement (Ac 9, 1-19 ; 22, 5-16 ; 26, 9-18). Il nous convie avec douceur à pénétrer dans son Royaume transfiguré. Comme le fait un objet esthétique limpide et lumineux, il entre en communication avec nous pour nous faire participer à sa beauté.

8. Notre corps dans l'Esprit

C'est lorsque le Christ est retourné auprès du Père qu'il a envoyé son Esprit sur toute chair. Il l'avait annoncé aux Apôtres quand il leur avait livré son testament avant d'entrer dans sa Passion : « *C'est votre intérêt que je parte ; car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas sur vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai* » (Jn 16, 7). Une fois que l'être terrestre du Christ s'en est allé au ciel, s'installe un nouveau mode de communication avec les disciples de tous les temps, sans plus aucune barrière ni limite. L'Esprit Saint donné au début des Actes (2, 1-13) parcourt le Livre tout entier et l'histoire jusqu'à la fin des temps : il nous rappelle ce que Jésus nous a enseigné (Jn 14, 26) et nous conduit vers la vérité tout entière (Jn 16, 13).

La tentation est grande de faire l'impasse sur la figure et la résurrection corporelle de Jésus et de ne plus retenir désormais que l'action de l'Esprit. Les chrétiens « spirituels » ou gnostiques y ont parfois succombé au long de l'histoire de l'Église. La pensée esthétique nous rappelle vigoureusement qu'il est impossible d'envisager le resplendissement d'une œuvre d'art si on la coupe de sa forme physique et matérielle. De même, c'est toujours en lien avec la figure limitée du Verbe incarné que peut se concevoir le don de l'Esprit.

Depuis l'annonce de l'ange Gabriel à Marie, lui promettant qu'elle serait enceinte par l'action de l'Esprit qui la prendrait sous son ombre (Lc 1, 26-28), en passant par le baptême de Jésus lors duquel l'Esprit descend sur lui sous la forme corporelle de la colombe (Lc 3, 22), jusqu'à la mort au Golgotha où le Fils de l'homme remet l'Esprit au Père (Lc 23, 46), l'envoi de l'Esprit est toujours lié aux dimensions mêmes du corps du Christ. C'est du corps glorieux du Ressuscité que provient désormais toute effusion spirituelle.

L'expérience esthétique, qui nous ouvre à l'infini à travers une œuvre finie, peut nous aider à mieux prendre en compte notre structure anthropologique fondamentale, holistique, globale, sans jamais oublier que tout notre être, notre corps comme notre âme, est destiné à la résurrection. Comme le montre admirablement H.U. von Balthasar, « *le schéma esthétique qui nous fait posséder l'infini dans la figure finie [...] est la vérité* » : c'est dans la finitude de Jésus incarné que nous tenons l'infini ; c'est dans la finitude éternelle de sa chair ressuscitée que tout ce qui est spirituel et divin nous devient accessible ; c'est dans notre chair limitée que nous ressuscitons pour l'éternité.¹⁸

La perception de la présence de l'infini dans l'œuvre d'art, matérielle et transfigurée, nous conduit vers la saisie de l'infini présent dans le corps du Christ charnel, transfiguré et ressuscité. Ce « schème esthétique » nous invite à modeler notre propre existence limitée en une œuvre d'art promise à l'infini de la vie. À l'image du corps du Christ, limité, spirituel, glorieux et source du don infini de l'Esprit.

9. La beauté sauvera le monde

Cette expression est mise par Dostoïevski, dans son roman *L'idiot*, sur les lèvres d'un athée, Hippolyte s'adressant au prince Mychkine : « *Est-ce vrai, prince, que vous avez dit un jour : "La Beauté sauvera le monde" ? Mais quelle Beauté sauvera le monde ?* »¹⁹ Dans l'œuvre de Dostoïevski le prince ne répond pas à la question, comme autrefois le Nazaréen n'avait pas non plus donné de réponse, si ce n'est sa présence, à l'interrogation de Pilate : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » (Jn 18, 38).

« *La Beauté sauvera le monde* » : ce parcours sur le rayonnement du beau et la gloire du sensible, à la fois incarnation dans la matière, transfiguration vers un autre monde, résurrection de la chair perçue dans la foi, et communication de l'Esprit en guise de resplendissement de la beauté l'aura établi, je l'espère. Il ne s'agit pas de valoriser

¹⁸ Cf. H.U. VON BALTHASAR, *La gloire et la croix*, T. I, p. 130.

¹⁹ Cf. Card. C.M. MARTINI, *Propos sur l'art*, pp. 77-83.

superficiellement une esthétique mondaine, « snob », qui ne serait qu'une affaire de goût et n'atteindrait que la superficie de nos êtres. Dire que la beauté sauvera le monde, c'est pouvoir faire droit à cette beauté qui touche l'Absolu, qui nous appelle, au moyen de l'expérience artistique au cœur de nous-mêmes, si nous y adhérons en connivence, à mettre en œuvre ce qui nous habite de meilleur, en faisant de notre propre vie un chef-d'œuvre, à l'image du Christ, le « *resplendissement de la gloire du Père, l'effigie de sa substance* » (He 1, 3), en qui « *habite corporellement toute la plénitude de la divinité* » (Col 2, 9).

Dans l'éclat de la beauté nous est dévoilé l'avènement d'un monde qui met en lumière ce que nous sommes en vérité, ce que nous sommes appelés à devenir, un monde de gratuité où les maîtres mots sont don, offrande et amour, à l'image du Christ au Golgotha, jamais aussi beau, aussi vrai, aussi bon que les bras étendus sur la croix. Faire l'expérience de la beauté, c'est nous sentir appelés à être en profondeur, à habiter la chair de notre existence. C'est nourrir un regard renouvelé sur nous-mêmes et sur le monde, dans la réalisation de ce que nous portons d'essentiel, pour notre propre bien et pour celui d'autrui. C'est donc renouer avec cette conception antique de la beauté comme expression visible du bien et rayonnement de la vérité, et inversement, retrouver la notion du bien et du vrai, comme conditions métaphysiques du beau.²⁰

Une telle dynamique est exigeante, car s'exposer au rayonnement des grandes œuvres d'art qui tendent vers l'infini, comme se laisser transformer par l'Esprit du Ressuscité, ne laisse pas indemne. Cela passe nécessairement par une souffrance comparable à celle de l'enfantement, tel l'engendrement en nous d'un être nouveau.²¹ L'art peut être une voie d'accès la vie spirituelle, car, à travers l'expérience de la beauté, nous sommes invités à nous détacher de nous-mêmes, à nous extraire de nos zones d'ombre, à quitter nos régions intérieures de marécages, de compromissions et de mensonges, pour consentir à nous en remettre à un Autre que nous-mêmes.

Rien n'est plus éprouvant, mais rien n'est plus salutaire que cette expérience d'abandon, de lâcher prise : nous ne sommes en vérité que dans cette ouverture attentive et émerveillée à l'Autre, avec un grand A, au plus intime de nous-mêmes, qui passe par une déprise de nous-mêmes, une « *heureuse démaîtrise* »²². Une aventure qui implique connivence et foi.

10. L'art « sacré »

C'est en ce sens que l'art, à chaque époque de l'histoire, a toujours constitué un chemin privilégié vers la transcendance, vers l'accueil de cet Autre, de cet autre monde, dans sa

²⁰ Cf. Niquot, « L'art comme voie d'accès à la vie spirituelle », p. 65.

²¹ Selon la perspective de la dite « pastorale d'engendrement » : nous laisser enfanter dans l'Esprit à notre identité humaine et notre être spirituel profond au contact des autres et de l'Autre. Voir notamment notre ouvrage écrit avec M.A. DE MATTEO, *S'ouvrir à la fécondité de l'Esprit. Fondements d'une pastorale d'engendrement*, coll. « Perspectives pastorales », n. 4, St-Maurice, Saint-Augustin, 2009.

²² Selon l'expression prise entre autres par A. FOSSION (voir notamment *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, coll. « Théologies pratiques », Bruxelles, Lumen Vitae, 1997, pp. 52-53, cité dans notre livre rédigé avec P. VIANIN, *À l'école du Christ pédagogue. Comment enseigner à la suite du Maître ?*, coll. « Perspectives pastorales », n. 5, St-Maurice, Saint-Augustin, 2011, p. 213).

radicale différence et dans sa proximité inouïe. Dans cette perspective-là, il peut prendre le qualificatif de « sacré » : « *L'art **sacré** est vrai et beau, quand il correspond par sa forme à sa vocation propre : évoquer et glorifier, dans la foi et l'adoration, le mystère transcendant de Dieu, beauté suréminente invisible de vérité et d'amour, apparue dans le Christ [...], beauté spirituelle réfractée dans la très Sainte Vierge Mère de Dieu, les anges et les saints. L'art sacré véritable porte l'homme à l'adoration, à la prière et à l'amour de Dieu Créateur et Sauveur, Saint et Sanctificateur* »²³.

Ce que le mystère chrétien de l'Incarnation met en lumière d'une manière unique, et, à notre avis, indépassable. Dans la confession d'un Dieu qui s'est fait homme, nous reconnaissons le chef-d'œuvre artistique absolu, Jésus le Fils, image parfaite du Père (Col 1, 15), éblouissement de sa gloire, venu dessiner pour nous, les êtres humains, notre visage d'éternité. Dieu qui devient homme, beauté indicible, pour que nous, hommes, devenions Dieu et participions à la beauté divine (cf. 2 P 1, 4).

Laissons, au terme de ces propos, la parole à la lettre que le Pape Jean-Paul II a adressée aux artistes à l'occasion du grand Jubilé de l'an 2000. Pour le souverain Pontife, la beauté artistique, par son rayonnement indicible, suscite l'émerveillement qui incite le moi profond à se reconnaître porté par un Autre que soi, dans une attention renouvelée aux autres. Une telle perspective esthétique peut nourrir la foi en une humanité apte à renaître de l'espérance par-delà tout ce qui la blesse et la déforme. Une humanité transfigurée par cette beauté du sacrifice absolu que le Christ en croix manifeste pour le salut du monde.

*« La beauté est la clef du mystère et elle renvoie à la transcendance. Elle est une invitation à savourer la vie et à rêver de l'avenir. C'est pourquoi la beauté des choses créées ne peut satisfaire et elle suscite cette secrète nostalgie de Dieu qu'un amoureux du beau comme S. Augustin a su interpréter par des mots sans pareille : "Bien tard, je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si neuve, bien tard je t'ai aimée !" Puissent vos multiples chemins, artistes du monde, vous conduire tous à l'Océan infini de beauté où l'émerveillement devient admiration, ivresse, joie indicible ! »*²⁴

Oui, une telle Beauté sauvera le monde !

Abbé François-Xavier Amherdt
Professeur de théologie pastorale, pédagogie religieuse et homilétique
Université de Fribourg

²³ Catéchisme de l'Église catholique, n. 2502.

²⁴ Jean-Paul II, « Lettre aux artistes », Rome, 4 avril 1999, n. 16.